

La poétique anarchiste au temps des attentats

Uri EISENZWEIG

Fictions de l'anarchisme

Christian Bourgois Editeur, 2001.

URI EISENZWEIG, qui enseigne la littérature à l'université Rutgers, aux Etats-Unis, est un spécialiste du XIX^e siècle français, ce qu'il prouve aisément dans ces *Fictions de l'anarchisme*, premier volet d'une trilogie dont les deux autres volumes seront consacrés à l'affaire Dreyfus, puis au sionisme. En revanche, sa connaissance – sa compréhension, surtout – de l'anarchisme laisse très largement à désirer, et son sujet d'étude en pâtit beaucoup.

Le sujet, Uri Eisenzweig le délimite ainsi : “ *Le rôle majeur joué dans l'imagination collective des attentats de 1892-1894 par ceux dont l'activité tout entière concernait les mots justement, c'est-à-dire les écrivains.* ” Et de préciser : particulièrement “ *les poètes plus ou moins associés à la mouvance symboliste* ”. Au-delà, l'auteur prétend analyser, à travers le récit de l’“ère des attentats”, l'image que l'opinion publique, façonnée par la presse, se fit de la violence de l’“anarchiste masqué” et son rôle dans la promulgation des fameuses “lois scélérates” de 1893-1894.

“ *La considération de la violence comme une fatalité, et par conséquent comme une pratique réprouvée qu'on ne peut mettre en œuvre qu'avec une extrême vigilance et sous une forme restreinte, est à peu près générale dans le mouvement anarchiste. Ce constat ne manque pas d'être paradoxal en regard de l'image classique du milieu anarchiste comme lieu privilégié de la brutalité* ”, écrivait Alain Pessin dans un remarquable essai, désormais indispensable à la compréhension du phénomène de la violence anarchiste dans les “ultimes turbulences du XIX^e siècle”¹. Ce paradoxe, qui fait tout l'intérêt de l'étude de cette époque, Uri Eisenzweig ne semble pas le percevoir. Pour lui, si “les anarchistes avaient en grande partie explicitement et publiquement pris leurs distances d'avec la propagande par le fait plusieurs années avant l'ère des attentats”, l'acte est “au cœur même” du “discours anarchiste”, comme sa “vérité profonde”, comme une permanente “tentation élitiste”. En remontant le temps avec une étonnante célérité, l'universitaire traque la cohérence et croit la trouver dans l'à-peu-près historique ou le raccourci polémique. Proudhon, suggère-t-il, n'a-t-il pas manifesté des sympathies pour le Louis Napoléon Bonaparte du coup d'Etat du 2 décembre ? Bakounine – dont les “tendances nationalistes panslavistes”, mais “surtout la xénophobie et l'antisémitisme extrêmes” sont épinglés sans le moindre développement – n'a-t-il pas théorisé la “puissance naturelle” ou la “sève primitive” ? Guillaume n'a-t-il pas défendu le “socialisme par des faits” ? Kropotkine n'a-t-il pas écrit : “*Tout est bon pour nous qui n'est pas de la légalité*” ? Cafiero, le conjuré du Bénévent au côté de Malatesta, n'a-t-il pas sombré dans la folie ? “*Manifestement*”, répondait, par anticipation Alain Pessin, comme en écho, *la complaisance anarchiste à exalter la violence ne supporte pas une analyse au premier degré...* ” Pour arpenter ce terrain, il y faut des semelles de vent, non des chaussures à clous.

L'anarchisme est souvent un objet d'étude complexe pour le chercheur universitaire, même quand il dispose – et ce n'est pas toujours le cas – des connaissances nécessaires, tant il échappe aux catégories communément admises, tant il résiste aux grilles de lecture et tant il est rétif aux lois de la logique comparative. D'où les innombrables bévues interprétatives que l'*alma mater*, longtemps assez largement influencée par le marxisme de surcroît, a commises à son endroit. Saisir la spécificité de l'imaginaire anarchiste n'est pas, à vrai dire, à la hauteur du premier diplômé venu. Pour ce faire, il faut sans doute accepter de ranger au magasin des accessoires certaines pesanteurs conceptuelles pour tenter de s'ouvrir à la part de rêve et d'inaccessible qu'il contient. Il faut encore se défaire d'un moralisme démocratique de bon aloi pour avoir quelque chance de comprendre la dimension éthique et solidaire de cette philosophie de l'action, jamais démentie quels que soient ses courants ou les avanies multiples de sa longue existence.

Uri Eisenzweig, dont la spécialité – rappelons-le – est la littérature, se prend les pieds dans le tapis de l'histoire. Il nous livre, avec constance et redondance, tous les poncifs marxistes sur l'anarchisme du XIX^e siècle : son “*ancrage dans les classes artisanales*”, ses “*dérives ultra-réactionnaires*” et “*ce refus de*

¹ *La Rêverie anarchiste* (ACL, 1999). Curieusement, le livre d'Alain Pessin, initialement publié en 1982, ne figure pas dans la bibliographie pourtant fournie de Uri Eisenzweig. Pas plus d'ailleurs, autre grosse lacune, que *L'Anarchiste : l'affaire Léauthier (1893-1894)*, de Yves Frémion (Flammarion, 1999).

toute représentation politique qui fait [de lui] la figure antithétique par excellence de la modernité politique ". L'aveu vient d'ailleurs sous sa plume et mérite d'être cité *in extenso* : " Bakounine [...] eut en face de lui un penseur singulièrement profond et cohérent – il s'agit de Marx, bien sûr (sic) – dont les critiques, contradictions incluses, nous disent bien plus sur la spécificité de l'anarchisme, sur la menace (souligné par U.E.) discursive que celui-ci représentait – pour l'entreprise de Marx lui-même mais, au-delà, pour toute vision politique fondée sur un système représentatif. " A partir d'un tel présupposé, aussi assurément asséné, on peut s'attendre au pire. Et le pire vient, sans tarder. Dans un chapitre, le deuxième – intitulé " Quand faire, c'est dire " –, Uri Eisenzweig lâche l'artillerie lourde. Le ton est à l'excommunication dialectique, à la disqualification adjectivale, à la raillerie facile. Selon l'axiome bien connu, mais un peu éculé, de la supériorité intrinsèque du " discours marxien ", l'assertion n'a pas à être prouvée.

La vieille rengaine socio-économique, par exemple, de la " *corrélation frappante* " entre l'anarchisme et " *un artisanat menacé par l'industrialisation* " est reprise ici comme une certitude sociologique quand l'historiographie des mouvements libertaires de l'époque offre des éléments d'appréciation sur leur composition qui démentent, ou, pour le moins, nuancent le verdict. Chez Uri Eisenzweig, tout ce qui peut contredire la thèse énoncée est évacué, sans objet, non avvenu : ainsi, ses incursions géographiques, limitées sans doute, s'arrêtent curieusement aux Pyrénées. L'Espagne, il est vrai, a toujours donné du fil à retordre aux vérités premières du marxisme d'école et à ses catégorisations " scientifiques "...

L'autre point qui mérite d'être relevé – et contredit – relève de " *l'attirance de certains militants et théoriciens [de l'anarchisme], surtout vers la fin du siècle, vers des idéologies réactionnaires – plus exactement : ultraréactionnaires* ". Partant d'une convergence cimentée par " *le rêve d'une société dont le fonctionnement se passerait de cet "escamotage" qu'est la représentation de ses composantes* ", Uri Eisenzweig voit dans " *l'antiparlementarisme* " la matrice, ou la passerelle, qui expliquerait " *les sympathies éphémères, limitées, mais bien réelles, au tournant du siècle, entre anarchistes et monarchistes* ". Si la thèse n'est pas neuve ², elle repose ici sur une analyse assez peu convaincante, d'autant que la quantification du " phénomène " par l'auteur détruit son importance supposée ³ et que le propre Uri Eisenzweig, tout en frisant parfois la diffamation, prend bien soin d'en atténuer lui-même l'ampleur : " *La notoriété des Sorel, Berth, etc. ne doit pas faire oublier que la plupart des anarchistes – avec à leur tête des leaders syndicalistes majeurs comme Emile Pouget – ne cédèrent jamais aux sirènes monarchistes.* " Merci pour eux ! La démarche, qui consiste ici à pointer la faute et à instruire le procès pour, *in fine*, reculer, est assez caractéristique du système Eisenzweig. A tant vouloir que les anarchistes fussent comme il aimerait qu'ils furent, le docteur ès lettres cherche la preuve sans jamais la trouver. Au bout du raisonnement, il ne reste, souvent, que l'énoncé du présupposé quelque peu atténué et, parfois, une vague calomnie. Une méthode, en somme. De procureur...

Visiblement impressionné par le Maitron ⁴, ouvrage qu'il qualifie à différentes reprises d'indépassable " *référence première* ", Uri Eisenzweig n'en tire pourtant que des enseignements limités. Quand, par exemple, contestant le rapprochement qu'opère Maitron entre l'anarchisme et l'établi, entre le geste assuré de l'ouvrier à l'ancienne, sédentaire et qualifié, et cette pensée libre qui pouvait vagabonder en dialogue avec ses camarades d'atelier, Uri Eisenzweig affirme lourdement ne pas voir " *de rapport de cause à effet entre la réflexion et l'anarchisme* ", on peut se demander où il a, lui, la tête. Quand, par ailleurs, à propos de Stirner, il péroré sur cette " *défense hystérique de la culture traditionnellement fragile d'une petite-bourgeoisie menacée* " caractéristique " *de la logique discursive qui est au principe de l'anarchisme* ", on peut s'étonner de la persistance d'un tel marxisme à front de taureau.

" *Tentation inévitable, donc, que celle de l'attentat pour l'anarchisme du XIX^e siècle.* " " *Donc* ", écrit Uri Eisenzweig en tête de son troisième chapitre (" Théories du terrorisme : formes "), suivant cette pente de la cohérence corrélatrice déjà relevée. Et il précise : " *C'est la logique philosophique même de l'anarchisme qui fonde l'idée d'une parenté entre celui-ci et les attentats de 1892-1894* ", en modulant aussitôt : " *mais parenté ne veut pas nécessairement dire filiation* ". La méthode, encore... Si le débat historique bruit toujours des mille échos de cette parenté-filiation entre la dérive terroriste et la raison anarchiste, son

² Voir Zeev Sternhell, *la Droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme, 1885-1914* (" Points ", Le Seuil, 1978).

³ L'auteur cite, en tout et pour tout, huit cas de passage de " sympathisants anarchistes " au monarchisme (Maurice Barrès, Paul Adam, Adolphe René, Maurice Pujo, Emile Janvion, Georges Sorel, Camille Berth et Georges Valois) et un parcours inverse (Octave Mirbeau)... Le doute est, bien sûr, permis – et recommandé – sur l'anarchisme originel supposé des cas cités.

⁴ Jean Maitron, *le Mouvement anarchiste en France* (Maspero, 1975, deux volumes). Réédité par La Découverte en 1982.

interprétation demeure largement contradictoire. Le concept de “rêverie anarchiste”⁵ permet de saisir l’anarchie dans tous ses actes et dans toute son étendue, contradictoirement et intégralement. Nul doute alors que la “*poétique de la bombe*” ou le “*rire de Ravachol*” entrent, à l’évidence, dans cette “rêverie” – mais non corrélativement, plutôt concomitamment –, comme expression achevée d’un autre langage. Et si le substrat anarchiste de l’acte violent est discutable, sa place dans le dispositif de la “rêverie anarchiste” semble bien réel. Une autre façon de dire, en somme.

“*Les militants les plus actifs (on serait tenté de dire : les plus authentiques), écrit Uri Eisenzweig, ne s’y trompèrent pas, du reste, qui, au-delà des questions éthiques posées par les bombes des années 1892-1894, se soulevèrent contre le vide sémantique qu’elles s’avéraient de plus en plus incarner.*” Des écrivains, en revanche – et plus particulièrement des poètes hermétiques – l’assumeront ce “*vide sémantique*” de l’acte violent d’un Ravachol, d’un Vaillant, d’un Henry, d’un Léauthier ou d’un Caserio et ils l’assumeront pour ce qu’il était, à leurs yeux : la “*dynamitation*” même du langage. Et, en effet, pour un Mirbeau rationnel s’écriant, à l’occasion du procès des Trente : “*L’anarchie a bon dos. Comme le papier, elle souffre tout*”, combien d’odes à la beauté du geste ! Uri Eisenzweig, qui, sur le terrain de la littérature, maîtrise, cette fois, son sujet, en donne de multiples exemples, relevant le paradoxe qui voulut que des écrivains proches de l’anarchisme, comme Octave Mirbeau et Bernard Lazare, résistèrent à cette vague de fascination pour l’“anarchiste masqué” alors que d’autres, peu ou prou symbolistes et sans sympathies anarchistes revendiquées, s’en firent les hérauts. De la même façon, la frontière entre poètes et romanciers – symbolistes et naturalistes – délimita les camps, les premiers s’enhardissant à applaudir l’“*éclat décoratif*” (Mallarmé) de l’attentat, les seconds condamnant l’“*éternelle poésie noire*” (Zola) des anarchistes.

Par sa soudaineté, cette irruption de la violence sur le devant de la scène marqua durablement l’opinion française. Concentrée sur une très courte période – du 29 février 1892 (attentat de la rue Saint-Dominique) au 24 juin 1894 (assassinat de Sadi Carnot) –, la vague causa onze morts, dont l’anarchiste belge Pauwels. “*Incontestablement, donc, l’énumération fait masse*”, assure, un peu étrangement, Uri Eisenzweig, contredisant par là même son propre propos sur le décalage entre la quantité des actes commis et des victimes et le “*phénomène médiatique*” qui consacra l’événement. Le fait est là, pourtant, de l’extraordinaire résonance que la grande presse⁶ accorda au phénomène, et ce avant même qu’il en devint un, soit après le premier attentat, sans gravité, de ladite ère. Entretenant une sorte d’“*anxiété anticipatrice*”, elle ne cessa, dès lors, d’entretenir les rumeurs les plus folles et d’alimenter les pires fantasmes sur une hypothétique déferlante de violence aveugle⁷. Au point qu’il n’est pas interdit de se demander – ce que ne fait pas vraiment Uri Eisenzweig – si cette presse, en niant précisément tout sens à des actes perçus comme fous ou ineptes, n’a pas fini par leur en conférer un, bien au-delà de ce que ses auteurs pouvaient en attendre. La dynamite aurait eu alors cette étrange faculté de faire entrer le journalisme dans cette modernité spectaculaire qui a fait tant de progrès et de dégâts depuis.

Commentant le projet de loi anti-anarchiste du 28 juillet 1894, le président du Conseil Dupuy s’écria à la Chambre : “*Nous ne voulons pas atteindre des ennemis politiques... Nous visons une secte sauvage, antisociale et inhumaine.*” Par un “*renversement d’une symétrie impressionnante*”, précise Uri Eisenzweig, “*la conception de l’acte comme substitut à la parole mena certains à concevoir la parole comme étant l’équivalent d’un acte.*”⁸ Ainsi naquirent les lois dites “*scélérates*”. Dans la semaine suivant l’attentat de Vaillant au Palais-Bourbon, la première de ces lois – celle du 12 décembre 1893, dirigée contre la liberté de la presse, s’attachait à réprimer l’“*apologie*” du meurtre ; la seconde – du 18 décembre 1893 – sanctionnait l’“*entente*” entre anarchistes qu’elle qualifiait d’“*association de malfaiteurs*” ; la troisième, enfin, – du 28 juillet 1894 – visait l’“*incitation*” et “*tout acte de propagande anarchiste*”. Dès le vote de la première loi, la machine à criminaliser se met prestement en marche : quatre cents arrestations à valeur pédagogique, où l’anarchie devient le critère abstrait pour mettre au placard “*pêle-mêle théoriciens, militants, fabricants d’explosifs et vulgaires voleurs à la tire*”⁹. Parallèlement, la parole anarchiste fait

⁵ Ainsi définie par Alain Pessin (op. cité) : “*C’est un mouvement de l’âme, qui jaillit d’un refus premier, d’une rupture orgueilleuse, dont il cherche passionnément les images pleines et justes, ainsi que celles souvent d’un généreux projet humanitaire.*”

⁶ Une presse en pleine montée en puissance : le *Matin* était né en 1884 et le *Journal* en 1892.

⁷ Le *Temps*, austère journal des milieux d’affaires et du Quai d’Orsay, n’hésite pas à écrire que “*la dynamite est la reine du jour*” et le *Matin* à titrer, au lendemain du second attentat de Ravachol : “*Paris qui saute !*”

⁸ Après l’acte de Léauthier, le *Temps*, préparant le terrain, écrivait : “*Reconnaîtra-t-on maintenant que la prédication incessante de l’anarchisme est moins inoffensive que les esprits crédules ne se l’imaginent ?*” Curieusement, pourtant, le même numéro publiait une “*conversation*” avec Léauthier, participant ainsi lui-même de cette apologie vertueusement dénoncée et conciliant, selon une pratique non démentie jusqu’à nos jours, la morale étatique et le sens du commerce.

⁹ Gilbert Guilleminault et André Mahé, *l’Epopée de la révolte, le roman vrai d’un siècle d’anarchie (1862-1962)* (Denoël, 1963).

silence, la plupart des journaux libertaires cessant de paraître. Il fallait davantage pourtant, il fallait présenter à l'opinion " *en un désordre pour ainsi dire méthodique " têtes" et " bras" supposés "* d'une de ces désormais célèbres " sectes " ou " associations de malfaiteurs ". La mission en fut impartie au procès des Trente, d'août 1894, qui se déroula la semaine même où l'ouvrier boulanger Santo Caserio fut exécuté.

" *Ce que disent les lois nouvelles, scélérates "*, affirme Uri Eisenzweig, c'est d'abord que les écrivains sont coupables, et ils le sont " *dans la mesure où, sous leur plume (ou dans leur bouche), les mots sont des actes "*. Et il ajoute : " *En ce sens nous ne sommes pas si loin que cela de l'idée d'une " propagande par le fait "* ". Sans aller aussi avant dans l'interprétation ni épouser sa thèse – fort discutable – sur la progressive substitution, dans l'opinion, de la figure de l'intellectuel à celle de l'anarchiste, il n'en demeure pas moins que l'analyse de Uri Eisenzweig, sur ce point, offre quelques pistes intéressantes. Son point de vue sur le procès des Trente, par exemple, a de quoi séduire : " *D'une certaine manière, écrit-il, ce n'est pas l'acquiescement mais ce rire du public qui, à travers l'effondrement de la première tentative d'appliquer les lois scélérates, signale la fin de la terreur. La fin de l'ère des attentats. "* Et, en effet, le grand rire libérateur que provoqua, aux dépens de l'avocat général Bulot, l'ironie glacée de Félix Fénéon¹⁰ eut bien cette fonction de catharsis. De la même façon, l'opinion d'Uri Eisenzweig selon laquelle l'acte de naissance de l'intellectuel serait un peu antérieur à l'affaire Dreyfus et au *J'accuse* de Zola (1898), coïncidant plutôt avec le procès des Trente et le " *Nous, les intellectuels, ainsi que nous nommait le président "* de Fénéon¹¹, est, sans doute, conforme à la vérité historique, même s'il fallut attendre l'Affaire pour que les intellectuels s'enhardissent à demander l'abrogation " d'urgence " des lois scélérates¹².

Pour Uri Eisenzweig, le procès des Trente boucle la boucle ouverte en 1881, à Saint-Germain, par l' " *attentat inaugural "* contre une statue, celle de Thiers – " *bandit qui, il y a dix ans, ensanglanta Paris "*, comme le signalait le message de revendication, en précisant : " *Cette exécution d'un mort est un avertissement donné aux vivants détenteurs de l'autorité et exploités du peuple que leur fin est proche. "* En signifiant venu le temps des actes et clos celui des paroles, la bombe de Saint-Germain inaugurerait sans doute un cycle dont les développements fondèrent, pour partie et durablement, dans l'imaginaire, la figure du terrorisme anarchiste. Son héros, solitaire exécutant d'une vengeance individuelle, pour qui la victime est absente puisqu'il n'existe pas d'innocents, vit son geste comme une rédemption, comme une rupture définitive et sans issue, comme une dénégation même de l'antagonisme social tant le peuple adore ses maîtres. A y regarder de près, pourtant, il existe bien des différences entre le geste du bandit social Ravachol – que la mort indiffère –, celui de Vaillant – qui avertit et refuse de tuer –, celui de Léauthier – qui introduit le hasard dans la mort –, celui d'Henry – qui veut tuer en masse – et, enfin, celui de Caserio, rectificateur, – qui ramène la violence anarchiste " *à l'exercice d'un terrorisme classique, voué au régicide ou au tyrannicide "*¹³. Seul Caserio ne sera pas vengé, sauf à considérer, comme l'histoire l'atteste, que son geste, en redonnant à l'anarchisme une lecture sociale, lui ait permis de ne pas sombrer, en renaissant sous une forme plus identifiable par les opprimés.

Uri Eisenzweig, lui, ne suit pas la piste. L'objet de sa thèse, à vrai dire et comme on l'aura compris, n'est pas là, mais dans " *l'hypothèse d'une convergence, d'un recouplement entre l'intérêt pour une violence dont les responsables, et donc la véritable signification, échappent aux catégories habituelles de l'entendement "*. Au sien, en tout cas, et c'est dommage pour un sujet qui méritait mieux.

Marcel Leglou

¹⁰ Pour approcher l'étonnant personnage que fut Fénéon et apprécier son humour corrosif, la lecture du *Félix Fénéon*, de Joan U. Halperin (Gallimard, " NRF Biographies ", 1991) demeure indispensable. Pour le plaisir, citons cette réplique de Fénéon à l'avocat général : " Le président : *On vous a vu causer avec des anarchistes derrière un réverbère.* Fénéon : *Pouvez-vous me dire, Monsieur le président, où ça se trouve, derrière un réverbère ? "*

¹¹ Phrase que Fénéon prononça au cours d'un entretien accordé à *L'Eclair*, le 15 août 1894, à la fin du procès.

¹² Sans succès puisqu'il fallut attendre le... 23 décembre 1992 pour que ces lois d'exception fussent abolies. Un siècle !

¹³ Pour une analyse fine de ce terrorisme multiple, lire Alain Pessin (op. cité), et particulièrement le chapitre " Chronique terroriste ".

